

On vous dit quelquefois : *Ceci est un fait. Inclinez-vous devant le fait.* C'est dire : *Croyez.* Croyez, car l'homme ici n'est pas intervenu, et ce sont les choses mêmes qui parlent. *C'est un fait.* Valéry

Remarques

Comme dans tout sujet: se référer constamment aux termes de l'auteur.

Rapport Mines-Ponts 2023 : l'argumentation doit être très régulièrement articulée au sujet auquel il convient de revenir sans cesse, évitant la restitution de cours ou les considérations digressives sur le thème au programme. Faute de mentionner les termes de la citation, de trop nombreux candidats « croisent » le sujet plus ou moins épisodiquement, ou le traitent de façon allusive et lointaine, ou, pis encore, finissent par s'égarer. Est-il besoin de rappeler que ce n'est pas au jury de faire le lien entre les réflexions du candidat et le propos de l'auteur.

Principales difficultés ici :

- les exemples : trouver des citations, pour un angle d'attaque qui n'est peut-être pas central au premier abord ? En fait, assez vite, le pb inverse apparaît : que sélectionner qui semble le plus important ? Ce que ChatGPT ne fera jamais pour vous sauf si on le paramètre mieux, ce qui fait que vous avez une intelligence humaine...

- Difficulté d'élaborer le plan : commencer par valider l'idée de l'auteur (impératif à Centrale, mais le rapport Mines-Ponts 2023 souligne aussi que le sujet a été pris à l'envers par beaucoup de candidats)

Ici, assez difficile, car c'est surtout avec le contexte que l'on perçoit l'ironie de Valéry, mais le verbe croire devait vous alerter.

Plusieurs pistes:

Plan à l'envers auquel j'accorde maximum 12 à ce stade de l'année (plutôt 9 au concours)

car n'a pas vu prise de distance par rapport au discours rapporté, ironiquement transcrit par l'impératif "croyez", répété avec une nuance de recul par Valéry

Plan à l'envers surtout pour CentraleSupélec mais cf. rapport Mines-Ponts 2023 p. 49 "S'agissant du **plan**, un grand nombre de devoirs a choisi une démarche opposée à celle proposée par le corrigé, pourtant la plus logique. Beaucoup de copies proposent en effet d'évoquer en premier lieu un travail plein de sens, pour ensuite montrer qu'il peut être déshumanisant. Peut-être cela tient-il à une mauvaise appréhension de la démarche dialectique attendue en dissertation ?"

I- lecture naïve du propos. Il existe des faits purs, des faits bruts

II- mise en perspective : critique de Valéry nette en réalité

III - les faits résistent tout de même. (avec risque de redite du I)

Plan à l'endroit noté sur 20

Dialectique

A) En deux parties (si l'on retrouve un mouvement dialectique, c'est bon)

I- Valéry nous invite à prendre du recul sur un propos qui incite à faire croire. Subjectivité inhérente aux prétendus faits. Il n'y a pas de fait.

1. On entend des discours qui prétendent à l'objectivité 2. Mais mise en perspective : critique de Valéry nette en réalité

II - Dépassement.

B) En trois parties, par exemple.

I - La mise en doute de ceux qui veulent faire croire. Le scepticisme est de mise. Sélection, hiérarchisation...

II - Et pourtant, l'homme n'intervient pas toujours

III - Croire en un fait, c'est souvent faire confiance à la personne qui nous expose ce fait. Protocole pour ériger des instances fiables, des institutions qui se consacrent à la recherche de la vérité et d'une hiérarchisation des faits qui respecte au mieux l'humanité de l'homme (y compris l'infinie richesse du discours humain). Remède proposé par Valéry : jauger à partir de son histoire personnelle. **ou bien** Le narratif, raconter une histoire. "Qui dit ce qui est [...] raconte toujours une histoire". ou bien La passivité totale de la réception est à critiquer

ou bien II. Pb pire si mépris total des faits (guerre du Viet Nam : croire pouvoir se passer des faits, des réalités géopolitiques, historiques et culturelles). III - Méthode pour les établir

Plan **analytique** Toujours un peu plus risqué. I) Constat. (certains disent qu'il y a des faits. Mais ils nous font croire) II. Causes (impossible restitution, nécessaire sélection, point de vue, pb de la légitimité des autorités) III. Conséquences (il existe tout de même des faits, ceux-ci sont nécessaires au débat public, comment les constituer)

Introduction

« Les faits parlent d'eux-mêmes », énonçait Plaute. Cela est devenu un dicton tant la matérialité des événements semble parfois incontestable. Et pourtant, cette prétendue **objectivité** est souvent mise à mal. C'est ce que souligne Paul Valéry réfléchissant sur les désaccords entre historiens : « On vous dit quelquefois : *Ceci est un fait*. Inclinez-vous devant le fait. C'est dire : *Croyez*. Croyez, car l'homme ici n'est pas intervenu, et ce sont les choses mêmes qui parlent. *C'est un fait* ». Selon lui, certains considèrent qu'il faut admettre aveuglément des faits, mais ils cèdent alors au discours d'une instance qui se veut discrète - notons l'usage du pronom impersonnel « on ». S'ajouterait en réalité à la mise en valeur du fait (indiquée par le démonstratif « ceci ») un propos erroné, voire mensonger. Comment prétendre que les choses seules parlent alors qu'une injonction forte, exprimée par l'impératif répété « croyez », se fait en même temps entendre ? On perçoit par l'ironie que l'auteur critique cette vision : la **subjectivité** d'une autorité viendrait se mêler à notre **perception**. Si le fait parlait de lui-même, il ne serait pas question d'y croire, mais de le connaître, de savoir la **vérité**. Il ne s'agirait pas de s' « incline[r] » devant lui, mais de l'apprendre. Mais en admettant, comme le propose Valéry, que l'importance voire la réalité d'un fait soient **relatives**, faut-il pour autant renoncer totalement à la **matérialité** des faits ? L'académicien semble ici critiquer des **autorités abusives** qui imposeraient une certaine lecture des événements en faisant croire aveuglément à certains faits. Mais peut-on se passer de toute instance à qui on déléguerait le rôle d'établir les faits majeurs, afin d'écrire l'Histoire ou de fournir une base commune pour un débat politique ?

En d'autres termes, on se demandera si ceux qui nous présentent des faits comme des vérités sont toujours suspects de vouloir y faire croire sans le dire.

En nous appuyant sur l'étude des essais « Du mensonge en politique » et « Vérité et politique » de Hannah Arendt, sur la pièce *Lorenzaccio* de Musset et le roman épistolaire *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, nous verrons d'abord qu'en effet, la **méfiance** vis-à-vis de ceux qui prétendent à l'objectivité dans la mise en évidence des faits s'impose. Cependant, il s'avère que l'homme n'intervient pas toujours pour établir le contenu et l'importance des faits, dont il ne peut d'ailleurs se passer. En réalité, notre vigilance peut sélectionner les instances à croire parce qu'elles sont fiables ou parce qu'elles inscrivent ces faits dans un narratif constructif.

En effet, le scepticisme est compréhensible face à une subjectivité inhérente à la construction des faits, ce que souligne Valéry en employant le verbe *croire* à l'impératif.

Il est vrai que la vérité de fait est discutable, parce que c'est un discours humain qui l'établit et en arrive à dire "ceci est un fait". La **réalité** des faits, mais aussi leur **importance**, ne sont pas si simples à établir. Même les archivistes doivent sélectionner les données qu'ils conservent. « Mais est-ce qu'il existe aucun fait qui soit

indépendant de l'opinion et de l'interprétation ? [...] les principes du choix ne sont assurément pas des données de fait », reconnaît Hannah Arendt dans « Vérité et politique » (II, p. 303). « L'homme » intervient toujours, parfois sans **impartialité** [Pour reprendre Protagoras, il « est la mesure de toute chose »].

De plus, le sens des faits n'est pas immédiatement lisible et leur interprétation peut être manipulée. [L'objet est, dans une certaine mesure, relatif à l'observateur, comme le relevaient déjà les sceptiques : « l'objet apparaît tel ou tel selon celui qui juge » (Sextus Empiricus). Le mouchoir de Desdémone était bel et bien dans les appartements de Cassio mais cela ne signifie nullement pour autant que celle-ci trompe Othello. C'est parce qu'il croit les discours perfides de Iago qu'il interprète ce fait comme la preuve de l'infidélité de sa femme]. **L'erreur** et **l'illusion** sont possibles, tout comme la **tromperie** délibérée (Musset s'amuse à faire dire au duc « personne ne le sait mieux que moi ; la seule vue d'une épée le fait se trouver mal » I, 4, p. 52). Certains faits peuvent être feints : « Mais que direz-vous de ce désespoir de M. de Valmont ? D'abord, faut-il y croire, ou veut-il seulement tromper tout le monde, et jusqu'à la fin ? » demande Mme de Volanges (CLIV)

Enfin, les faits ne parlant pas d'eux-mêmes, il faut une **autorité** pour convaincre de leur réalité, notamment quand ces faits sont de l'ordre de l'immatériel ou du symbolique ; les États-Unis ont cherché à se « comporter comme la plus grande puissance du monde pour la seule raison qu'il [leur fallait] convaincre le monde de ce "simple fait" » (« Du mensonge en politique », citant Walt Rostow). On retrouve bien l'ambiguïté dans l'expression « simple fait » : ce fait ne se suffit pas à lui-même puisqu'un gouvernement veut le prouver par une guerre. [Toutefois cette pratique démontre une faiblesse, une sorte d'illégitimité à prétendre à un statut, on voit bien que l'imposteur en rajoute. « Le porte-parole est un imposteur pourvu du *skeptron* » (Bourdieu)]. Dans ce conflit, de simples hypothèses (postulant une conspiration sino-soviétique ou l'industrialisation du Nord-Vietnam par exemple) ont été prises pour des *faits* à cause des « spécialistes de la solution des problèmes ». Quand Musset fait dire à Pippo « Monseigneur, Lorenzo est mort » (V, 7, p. 206), on est porté à le croire en tant que lecteur mais c'est en réalité une erreur historique, Lorenzaccio n'étant mort que 11 années après le régicide. Le genre du roman épistolaire, en l'absence de tout narrateur qui trancherait sur ce qu'il faut croire avec autorité, souligne bien la variation des lectures possibles de multiples scènes : la scène du rire à l'Opéra : Emilie se moquait-elle de Valmont, comme il le prétend, ou de la Tourvel, comme celle-ci le craint (lettres CXXXV-CXXXVII) ? Prévan trouvé nu chez Merteuil fait-elle de celle-ci une triomphatrice (comme elle le raconte à Valmont) ou une victime (comme elle le peint à Mme de Volanges) ?

Ainsi, il n'est pas souhaitable de s' « incline[r] » devant ce qui nous est présenté comme des faits assésés avec l'injonction d'y croire. Cependant, le relativisme n'est pas de mise, car les faits résistent, et il existe bel et bien des « choses » dont nous pouvons établir la réalité.

En effet, l'homme n'intervient pas toujours pour établir le contenu et l'importance de faits, qui lui sont d'ailleurs nécessaires pour organiser sa vie sociale.

D'une part, la **résistance des « choses »** est la preuve que les faits ne sont pas tous si biaisés : même manipulés, les faits **résistent** à cette opération mensongère et finissent par ressurgir au grand jour. Selon Arendt, « les faits s'affirment eux-mêmes par leur obstination, et leur fragilité est étrangement combinée avec une grande résistance à la torsion » (« Vérité et politique », p. 329). Ainsi malgré la manipulation de l'Etat soviétique, la participation de Trotski est un fait connu qui a résisté à la tentative d'effacement. Symétriquement, si on peine à être convaincu d'un fait avéré, le temps fera son œuvre, les preuves surgiront. Musset fait dire à Lorenzo : « Eh bien, Philippe, vous ne vouliez pas croire tout à l'heure que j'avais tué Alexandre ? Vous voyez bien que je l'ai tué » (V,2, p. 195). Certes, plusieurs récits d'historiens de la Première Guerre mondiale sont possibles, mais comme le rapporte Arendt, Clémenceau déclara : « ce dont je suis sûr, c'est qu'ils ne diront pas que la Belgique a envahi l'Allemagne ». [On peut mettre cela en parallèle avec la phrase d'Aldous Huxley : « les faits ne cessent pas d'exister parce qu'on les ignore »]. Les lettres de la marquise de Merteuil finiront par être révélées.

D'autre part, l'ironie ne suffit pas car il est nécessaire pour leur vie commune que les hommes puissent **s'entendre sur un noyau de faits**. En effet, Arendt souligne au début de « Vérité et politique » qu'aucun monde humain [...] ne pourra jamais survivre sans des hommes qui veulent faire ce qu'Hérodote fut le premier à entreprendre consciemment - à savoir, *λέγειν τὰ ἐόντα*, dire ce qui est » (I, p. 291). Essayer de cerner au mieux les choses avec le minimum d'intervention humaine, garantir l'information sur les faits est la condition *sine qua non* pour une « liberté d'opinion » car ce sont « les faits eux-mêmes qui font l'objet du débat » (II, p. 303). Or une documentation rigoureuse est possible même quand les conditions n'en semblent pas réunies puisque dans l'« atmosphère digne d'Alice au pays des merveilles », c'est-à-dire déconcertante et semblant échapper aux lois de la causalité ordinaire, la réalité a pu être approchée de très près dans le rapport du Pentagone (grâce sans doute à l'effort de nuances, le rapport étant très long). C'est faute d'en avoir tenu compte que le gouvernement s'est enlisé dans l'échec : qui prétend se passer des faits le paie toujours. Même si la restitution parfaite du passé est impossible, le tissu des témoignages qui se recourent permet d'en restituer la trame globale (tant qu'aucune preuve contraire n'a surgi) et permet d'éviter les extravagances de l'histoire (voir texte de Carr en prolongement).

Enfin, n'en déplaise à Valéry, aucun **discours** humain ne peut suffire à changer ni à créer la réalité. « Tu auras beau dire ; ce qu'on dit ne change pas ce qui est, et je suis bien sûre que c'est comme ça » écrit Cécile à Sophie dans la lettre LV, il s'agit ici d'une vérité des émotions personnellement ressenties : Danceny susciterait chez Cécile une empathie immédiate, qu'il pleure ou qu'il soit content. Chacun a le droit de vouloir agir sur le futur, mais ne peut réécrire l'histoire passée en remodelant les faits : « Même si nous admettons que chaque génération ait le droit d'écrire sa propre histoire, nous refusons d'admettre qu'elle ait le droit de remanier les faits en harmonie avec sa perspective propre » (II, p. 304). Avouons toutefois que cette vision est moins présente chez Musset.

Même si Valéry la mettait en doute, une certaine objectivité est donc accessible à l'homme en matière de faits et elle est même indispensable pour bâtir un monde commun. Cependant il convient d'élaborer une méthode pour cerner quels sont les faits fiables et les instances crédibles pour les établir.

Pour éviter la manipulation des faits et la désinformation, plusieurs attitudes sont souhaitables, comme le soulignent nos œuvres.

On peut essayer de jauger de l'histoire officielle par analogie avec son expérience propre. C'est le conseil donné par Valéry aux lycéens à la fin de son discours. Si Lorenzo met en doute l'histoire romaine (qu'il réduit à un conte de fées : « Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils (II, 4, p. 86), c'est parce que sa propre expérience lui fait voir qu'il est impossible d'être Brutus sans perdre raison et vertu. Cela lui permet une prise de recul par rapport aux exempla : « Je ne méprise pas les hommes : le tort des livres et des historiens est de nous les montrer différents de ce qu'ils sont (III, 3, p. 130) ». Il ne reste pas passif par rapport à ce qu'on lui a enseigné. Tourvel a d'ailleurs voulu faire de même (se rendre compte par elle-même de la vraie nature de Valmont, par exemple en le faisant espionner), mais elle jouait un jeu trop incertain contre un adversaire trop dangereux.

Dès lors, on peut aussi déléguer cette mission à des instances fiables, reposant sur des protocoles féconds. Comment repérer les institutions qui se consacrent à la recherche de la vérité et à une hiérarchisation des faits qui respecte au mieux l'humanité de l'homme ? Elles conjugeraient des qualités scientifiques (impartialité) et morales (courage du diseur de vérité dans un monde noyé dans le mensonge). On voit qu'Arendt valorise la presse qui a joué son rôle lors de la guerre du VietNam, mais cela peut aussi être des institutions d'enseignement supérieur ou judiciaires. Puisque l'homme se caractérise par sa pluralité, il ne s'agit pas de rompre avec « l'infinie richesse du discours humain » mais de la permettre. Des interprétations divergentes sont possibles. Il n'est pas question d'instances dictatoriales ni totalitaires qui enjoindraient de croire à des versions officielles des faits.

Il n'en demeure pas moins que l'Histoire n'est qu'une histoire, un narratif. « Qui dit ce qui est [...] raconte toujours une histoire », rappelle Arendt. L'ordonnement des lettres chez Laclos, si même on avait admis qu'elles étaient authentiques, n'aurait pas été absolument innocent. Autant choisir des conteurs qui ont une vision de l'humanité porteuse de sens.

En conclusion, il semble en effet important de souligner comme Valéry la part d'arbitraire voire de manipulation inhérente à la construction des faits. Le roman de Laclos se présente tout particulièrement comme un kaléidoscope juxtaposant des versions différentes de multiples faits, dont le lecteur ne sait s'il faut les croire. Mais, comme le montre principalement Arendt, les faits résistent, et sont même nécessaires à la construction d'une vie en commun. Parmi les critères pour les établir, un va-et-vient entre jugement critique personnel et instances fiables semble le plus adéquat. Si l'Histoire demeure un narratif, une vision en partie empruntée, comme le souligne amèrement Lorenzo, alors autant adopter le prisme d'un conteur soucieux du bien de la collectivité.

EDWARD HALLETT CARR (1892-1982)

Qu'est-ce que l'histoire ? (1961), p. 74-75

(trad. de Maud Sissung, La Découverte)

Ce texte est extrait de la première des six conférences prononcées par l'historien, journaliste et diplomate anglais, Edward Hallet Carr (1892-1982), dans le cadre des « George Macaulay Trevelyan Lectures », qui se sont déroulées de janvier à mars 1961 à l'université de Cambridge. Elles ont été publiées en français en 1988 sous le titre *Qu'est-ce que l'histoire ?* Ce spécialiste de la crise de 1929, dont il a étudié les prémises à partir de 1919 et les conséquences jusqu'en 1939, est l'auteur d'un ouvrage majeur sur l'histoire des premières années du régime soviétique. Il a assisté à la conférence de paix de 1919 à Versailles et a proposé une lecture critique de la Guerre froide, position qui l'a privé d'une reconnaissance institutionnelle pendant de nombreuses années. Il présente lui-même cette conférence, consacrée à « L'historien et les faits », comme une sorte de bilan concret, qu'il pense pouvoir réaliser après plus d'un demi-siècle dédié à la consultation de documents et d'archives mais aussi à la réflexion sur l'importance de l'écriture, qui ne saurait se réduire à la compilation de faits dans un souci, pourtant nécessaire, d'exactitude. À la page suivante, il commente ce texte en se demandant « Comment devons-nous, au milieu du XX^e siècle, définir l'obligation de l'historien vis-à-vis des faits ? »

1 La prééminence accordée au rôle de l'historien dans la construction de l'histoire conduit, si on la pousse jusqu'à sa conclusion logique, à éliminer toute forme d'histoire objective : l'histoire n'est plus alors que ce que construit l'historien. Et Collingwood semble effectivement être arrivé à cette conclusion, dans une note inédite citée par l'éditeur de son recueil posthume :

5
35
40
45
50
55
60
65
70
75

Saint Augustin considérait l'histoire du point de vue d'un chrétien des commencements ; Tillemont, de celui d'un Français du XVII^e siècle ; Gibbon, de celui d'un Anglais du XVIII^e siècle ; Mommsen, de celui d'un Allemand du XIX^e siècle. Il est oiseux de se demander lequel de ces points de vue était correct. Chacun était le seul possible pour l'homme qui l'adoptait¹.

20
25
30
35
40
45
50
55
60
65
70
75

Cela équivaut à un scepticisme total, à l'instar de celui de Froude disant de l'histoire qu'elle est « un jeu de lettres mobiles avec lesquelles nous pouvons écrire tous les mots que nous voulons »². Dans sa réaction contre l'« histoire-collage », contre la vision d'une histoire qui ne serait qu'une simple compilation de faits, Collingwood en arrive presque à dire que l'histoire est une production purement mentale – idée rejoignant celle de sir George Clark, dans le passage que j'ai cité au début de cette conférence, lorsqu'il écrivait qu'« il n'existe pas de vérité historique "objective" ». On nous offre ici une nouvelle théorie, à la place de celle qui voulait que l'histoire n'eût pas de signification : elle en a au contraire une infinité, dont aucune n'est plus exacte qu'une autre – ce qui revient finalement au même. La deuxième théorie n'est pas plus soutenable que la première. Une montagne revêt

1. R. Collingwood, *The Idea of History*, op. cit., p. XII.

2. J. A. Froude, *Short Studies on Great Subjects*, Londres, 1868, 1.

35
40
45
50
55
60
65
70
75

diverses formes selon l'angle sous lequel on la contemple, mais il n'en découle pas qu'elle n'ait pas objectivement une forme ou qu'elle ait une infinité de formes. L'interprétation joue un rôle indispensable dans l'établissement des faits de l'histoire, et nulle interprétation n'est entièrement objective, mais il n'en découle pas que toutes les interprétations se valent entre elles, ni que les faits de l'histoire ne puissent, théoriquement, recevoir une interprétation objective. Je reviendrai plus tard sur ce qu'on entend au juste par l'« objectivité historique ».

Et l'hypothèse de Collingwood recèle un danger encore plus grand. Si l'historien considère nécessairement une période donnée du passé avec les yeux de son temps, et étudie ses problèmes en tant que clé de ceux du présent, ne risque-t-il pas de verser dans une vision totalement pragmatique des faits et de régler son interprétation en fonction de finalités purement présentes ? Selon cette hypothèse, les faits de l'histoire ne sont rien, l'interprétation est tout. Nietzsche en avait déjà énoncé le principe : « Qu'un jugement soit faux, ce n'est pas, à notre avis, une objection contre ce jugement. [...] Le tout est de savoir dans quelle mesure ce jugement est propre à promouvoir la vie, à l'entretenir, à conserver l'espèce, voire à l'améliorer¹. » Encore que moins explicitement et avec plus de retenue, les pragmatistes américains allaient dans le même sens. Toute connaissance se fixe un but. La validité de la connaissance dépend de la validité du but. Et même là où on ne professe nullement pareille théorie on agit souvent de façon non moins dangereuse. Dans mon propre domaine de

1. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal* (1886), Paris, UGE, coll. « 10/18 », 1970, 1, 4.

70
75

recherche, il m'a été donné de voir trop d'exemples d'interprétations extravagantes et malmenant les faits pour ne pas être sensibilisé à la réalité de ce péril. Considérant les extrémités auxquelles parviennent certaines productions d'écoles historiographiques soviétiques et antisoviétiques, on est parfois saisi d'une certaine nostalgie de ce temple illusoire de l'histoire purement factuelle élevé au siècle précédent.

RAB

"La négation délibérée de la réalité - la capacité de mentir - et la possibilité de modifier les faits - celle d'agir - sont intimement liées ; elles procèdent l'une et l'autre de la même source : l'imagination. Car il ne va pas de soi que nous soyons capables de dire: "le soleil brille" à l'instant même où il pleut "(MP, p. 14).

Cogito ergo sum doute hyperbolique de toute réalité

De plus, certains faits peuvent être établis par la **démonstration**. Cela s'applique autant à ce qu'Arendt nomme vérité de raison que vérité de faits. Pour les premiers, il y a des faits mathématiques (comme « la somme des angles d'un triangle est égale à deux angles droits ») ou physiques (comme « la Terre tourne autour du soleil ») démontrables, que l'on peut retrouver. Pb de la science contemporaine où il faut croire sur parole le prêcheur de vérité car la démonstration est trop compliquée à comprendre pour le non-spécialiste (y compris le dr en maths qui ne comprend pas la thèse d'une autre branche des maths).

Rapport Mines Ponts 2023

La **conclusion** est souvent mal maîtrisée : dans un tiers environ des copies, elle est lapidaire, constituée d'une ou deux phrases, et ne saurait rendre compte de la démarche démonstrative suivie dans le développement ; une mauvaise gestion du temps en est vraisemblablement la raison principale. Il n'est pas inutile de rappeler que la conclusion est un des temps forts du devoir qu'un candidat avisé aura soin de rédiger au brouillon (comme l'introduction).